

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 50

Artikel: Le courrier de Jean-Louis : réponse de la Fanchette
Autor: F.W.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224943>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

sous la main. On m'a affirmé que, depuis quelques années, il manifestait un goût particulier pour les œuvres de Delly.

Non seulement il lit un livre, mais il en retient les chapitres principaux. Sa mémoire est merveilleuse. Il y a une vingtaine d'années qu'il a lu le « Comte de Monte-Cristo », eh bien, il connaît encore l'auberge de Caderousse comme s'il y allait régulièrement boire ses trois décis. Le jour où il a entendu parler de Frédéric Mistral il n'a eu de cesse de se procurer le poème « Mireille » dont il connaît par cœur plusieurs beaux passages. Sa connaissance approfondie du patois lui a permis de se familiariser avec le provençal, aussi ce pèlerinage de Maillane est-il la réalisation d'un projet caressé depuis longtemps.

Pour la première fois de sa vie, François oublie de dormir dans la voiture. Il parle sans cesse de ces deux héros de la Provence : Mistral et Daudet. Chaque fois qu'il aperçoit, dans la campagne, une chèvre qui broute paisiblement l'herbe rare, il rappelle un souvenir de la petite Blanquette que le loup mangea à l'aube. Et pour montrer que la langue provençale lui est familière, il ajoute :

« La cabro de moussu Seguin que se battègue touto la neuï erno lou loup et pieï lou matin lou loup la mangé. »

Il faut croire que François du Crêtet a pris, pour citer cette phrase, le véritable accent du terroir, car le chauffeur a soudain manifesté — en termes provençaux bien entendu — toute son admiration.

A gauche et à droite de la route, les cultures apparaissent peu à peu, ainsi que les oliviers, lesquels sont alignés comme des soldats à l'exercice. C'est dimanche. Il n'y a personne dans la campagne. C'est à peine si l'on croise, de temps à autre, un paysan endimanché.

Brusquement, un village apparaît derrière un rideau de cyprès qui l'abrite du vent : c'est Maillane. De jolies maisons bordent la rue principale. Il y a quelques promeneurs. Les hommes, en habits noirs, portent, comme jadis Mistral, le feutre aux larges ailes. Les femmes sont en noir également. Quelques-unes ont arboré la coiffe du pays. D'autres — les plus jeunes — préfèrent suivre la mode du jour : chapeaux de Paris et bas de soie.

A mesure que nous approchons du centre de la bourgade, les passants deviennent plus nombreux. Voici la place publique avec l'église. La porte est grande ouverte et la foule se presse car la messe va être célébrée. Encore quelques tours de roue et la voiture s'arrête brusquement devant une maison modeste entourée d'une grille.

— La maison de Mistral, déclare le chauffeur en se retournant à demi sur son siège.

Nous descendons.

François du Crêtet marche en tête. Après lui vient Marc-Henri, un peu gêné, qui se demande si l'on ose, comme ça, pénétrer tout de go, dans une maison particulière. Il fait part de ses doutes à François, lequel le rassure avec force gestes. Quant à Jules au Sapeur, il se tient résolument à l'écart. Il regarde à droite et à gauche, comme s'il cherchait quelque chose. J'imagine qu'une devanure d'auberge ferait bien mieux son affaire que cette demeure silencieuse, à demi-cachée par de grands arbres et entourée d'une imposante grille.

Mais déjà François a poussé la porte ; il pénètre dans le jardin et s'approche du perron. Il allait heurter lorsqu'une petite femme en robe noire et coiffe du pays, surgit brusquement.

Très poliment François ôte son chapeau et engage la conversation. Rassurés, nous nous approchons insensiblement et apprenons que la petite personne — vive et semillante malgré la soixantaine — qui est en face de nous n'est autre que la gouvernante de Mistral. Elle a servi le maître pendant vingt-huit ans et tient encore le ménage de sa veuve, laquelle habite la maison où nous sommes.

Visiblement heureuse des compliments que François lui adresse, elle parle d'abondance. Elle nous raconte l'enfance de Mistral au « Mas du

Juge », puis sa jeunesse au milieu des paysans. Nous apprenons encore que le poème « Mireille » fut écrit dans la maison d'en face où l'on distinguait un vieux cadran solaire.

— Voilà dix-huit ans qu'il est mort, ajoute-t-elle, eh bien, on le regrette encore dans tout le pays !

Ensuite nous faisons, en sa compagnie, le tour du bâtiment et arrivons dans le jardin où se dresse le monument, élevé en 1930, lors des fêtes du centenaire de la naissance du poète.

Dans un bloc de marbre blanc, il se dresse, là, dans une attitude qui lui était familière. Autour de lui, les arbres vigoureux étendent leurs branches et forment un merveilleux cadre de verdure. Dans le silence de cette matinée d'été, parmi les chants d'oiseaux et le bourdonnement des insectes, à deux pas de la maison où s'écoula paisiblement son existence, Frédéric Mistral est véritablement chez lui. Il a l'air de revenir d'une promenade dans la campagne. Avant de rentrer chez lui, pour reprendre le labeur quotidien, il a passé par le jardin et, un peu las, il s'est appuyé à une colonne. Tout à l'heure, il va descendre de son piédestal et nous parler avec cette cordialité qui lui était coutumière.

Nous restons un instant muets et recueillis en face de cette statue. Puis Marc-Henri s'éloigne le premier. Ensuite Jules au Sapeur s'approche de François, le touche à l'épaule et l'emmène. Tandis que celui-ci s'éloigne à regret, on l'entend répéter :

— Ah ! c'était un grand homme, un bien grand homme !

La visite est finie. Nous regagnons la voiture et filons vers le sud où apparaît, dans le lointain, pittoresquement étagée, la chaîne des Alpes.

Jean des Sapins.

LE SECRET DE LA BONNE HUMEUR

MONSIEUR, me dit mon voisin de table, je suis un joyeux voyageur de commerce. Si je ne chante pas : « J'ai fait trois fois le tour du monde », c'est pour deux raisons : la première, c'est qu'en réalité je ne suis jamais sorti de Suisse ; la seconde qui, à elle seule, serait suffisante, c'est que je n'ai pas de voix et que je ne sais pas mieux chanter qu'un salsifis. J'ai fait de nombreuses tournées ; j'ai visité d'innombrables bourgades et savez-vous quel est le secret de ma bonne humeur, de ma jovialité et de mon entrain ?

— Vous n'êtes pas marié, peut-être ? Vous n'avez pas de belle-mère ? demandai-je.

— Pour un voyageur de commerce, cela n'a aucune importance d'être ou de n'être pas marié, me répondit-il, vu que sa belle-mère ne figure jamais parmi les bagages qui l'accompagnent. Je dois mon heureux caractère au soin que je prends toujours de bien manger. Non seulement je me fais servir, dans chaque contrée que je visite, les spécialités du pays : à Caen, les tripes succulentes ; à Périgueux, les fameux pâtés de foie truffés ; à Nantes, les délicieuses truites du lac, accommodées à une sauce dont la chair des écrevisses forme la base ; à Pithiviers, le pâté d'alouettes ; à Lyon et à Arles, le saucisson incomparable ; à Chambord, la carpe ; à Lille, le rouget, etc. Mais, dans chaque hôtel où je descends, je ne manque jamais de me faire servir le plat qui, la plupart du temps, a fait donner son nom à la maison. Pourquoi un hôtel aurait-il pris l'appellation de « Deux Pigeons » s'il n'avait une manière originale d'accompagner le pigeon ? Voilà tout le secret de ma santé robuste et de mon radieux naturel. Faites comme moi et vous serez toujours « gai z'et content ». Suivez mon exemple et l'on dira partout de vous :

*Qu'il pleuve ou vente
Toujours il chante,
Soir et matin
Sur son chemin.*

« Vous serez un aimable compère, un joyeux luron, lorsque vous vous ferez servir un poulet rôti à l'hôtel du « Chapon fin », lorsque vous ne demanderez pas autre chose qu'un gigot de présalé à l'auberge du « Mouton blanc ». Adoptez

ma méthode, monsieur, vous vous en trouverez bien. Si vous descendez à « l'Hôtel du Grand Cerf », n'y mangez que du gibier, mais tout spécialement du cerf. Pour que le patron de cet établissement ait donné à sa maison ce nom qui l'a fait remarquer parmi tous les établissements similaires, il faut qu'il serve du cerf à tous les repas et qu'il ait des façons originales et personnelles de l'accommoder. On mange bien partout, mais encore faut-il savoir choisir le meilleur parmi les bons coins. Pour rien, vous n'entendez, pour rien au monde, je ne consentirais à descendre dans un hôtel dont la devise serait : « Au Cheval Pie » et encore moins dans un qui s'intitulerait « Au Chien Fidèle » ou au « Chat Botté », parce que, malgré mes nombreux voyages, je n'ai jamais pu m'habituer à manger du chat, du chien ou du cheval. Mon estomac ne supporte pas ces nourritures.

LE COURRIER DE JEAN-LOUIS

Réponse de la Fanchette.

Poliez-Pittet, juillet 1894.

Mon Jean-Louis,

J'ai lu avec palpitations ta lettre que le facteur m'a remise pendant que je donnais aux poules. Tu as oublié de mettre un timbre. Heureusement que ces malins de postiers, qui se croient tant fins, n'y ont rien vu, mais si ça venait à se savoir par le village... !

J'espère pourtant bien que tu n'as pas encore tout dépensé de ces cinq francs que tu avais en partant pour le service. Parce que, je commencerais par croire que tu fais des orgies de mauvaise vie par ce Lausanne, avec un tas de ces gourmandines qui rôdent le soir autour de la caserne, à ce que m'a dit le fils au juge. Si jamais j'apprends la moindre des choses sur toi, je viendrais directement moi-même, et à pieds, s'il le fallait, pour te faire les cornes par devant toute la compagnie qui devrait avoir honte et vergogne de tolérer des choses pareilles.

Je veux bien continuer à être ta Fanchette pour la vie, mon Jean-Louis, mais si tu te laisses enjôler par une de ces effrontées de traîne-partout, tu peux être sûr que j'écris à ton colonel pour qu'il te fasse mettre pour trois semaines dans un cachot, avec un cadenas à secret. Ce serait alors fini entre nous deux et moi et tu aurais beau venir piornier vers ta Fanchette, elle t'envairait aux pives. Mais avant qu'on se brouille les deux, je veux que tu me renvoies les chaussettes que je t'ai raccommodées et renforcées aux talons et que tu trouveras dans cette lettre, avec les deux tommes toutes fraîches que tu m'as demandées. Tu trouveras aussi du fil et une aiguille, avec les trois boutons de rechange du caleçon que tu as fait sauter dans ta dernière lettre. Tu trouveras ça entre les tommes, pour ne pas que ça se perde, quand tu déferas le paquet. J'ai dix pieds de honte de penser que tu aies pu faire du service militaire avec des caleçons pas en ordre.

La sœur du grand Félix de la Greubenette va se marier bientôt avec l'aîné des Pitteloup, de la Pinte d'en-haut. Il sera bien arrangé avec une femme pareille, une petite couturière de rien qui nous méprise parce qu'elle a été première pique-pattes dans la haute couture, comme elle dit. Il paraît qu'elle se met du rouge, les jours de lessive et des bas de soie pour faire à fond. Tout de même, ta Fanchette, ça sera une autre paire de manches, tu verras.

La femme au syndic vient d'accoucher. C'est encore une fille, alors qu'ils comptaient que ce serait un garçon. Après tout, ce serait pas juste que tout leur réussisse, à ces gens-là. Au dernier concours de bétail, leur taureau a déjà été primé.

Demain, je vais donner un coup de main à la femme à l'Assesseur qui fait boucherie. J'aime bien y aller, parce qu'elle fait du rude bon café, avec du beurre et de la confiture, en veux-tu, en voilà. Ils veulent pas aller loin, avec cette vie de dépendiers, c'est moi qui te le dis.

Pour ce qui est de la jument, la Grise, tu sauras qu'on ne l'a plus. On l'a truquée... devine-

voir contre quoi ! Je vais te le dire : contre une armoire à glace. On ne pouvait plus rien en faire de sorte et je trouve qu'on a eu de la chance d'avoir ce meuble qui est rude beau, ma foi. Je pourrai y réduire un tas de choses qui traînaient partout : mes tabliers de cuisine, la robe mauve que la marraine m'a promise, ton fusil militaire, le reste des haricots séchés — à cause des souris — ton broussetout, le carnet de la Caisse d'Epargne, le fer à bricquets et peut-être encore mon chapeau de l'année passée que tu trouvais qu'il m'allait si bien. La Grise, après tout, ne valait plus grand chose. Elle a trois tiroirs, deux petits et un grand, avec des poignées nickelées. Les derniers jours, elle refusait l'avoine et il fallait s'attendre à la trouver les quatre fers en l'air, un de ces matins. La Mathilde au régent va rien bisquer quand elle saura qu'on a une armoire à glace et qu'on ne doit rien dessus. C'est pas comme pour leur piano à queue. Il n'y a rien que la queue qui soit payée et encore, à ce qu'il paraît.

La mère te fait dire bien des choses. Elle n'est rien tant risolotte, ces temps, à cause de ses douleurs qui voyagent. Tu peux dire à ton sergent-major que les engelures de la cousine à sa belle-sœur ne me regardent pas. Quand on a des remèdes de famille, on les garde pour soi. Rave pour cette femme que je ne connais seulement pas. Qu'elle aille chez un médze ou chez une sonnambule ! Pour ce qui est de ton flacon d'eau de Cologne, apporte-le moi ; il paraît que c'est bon pour l'estomac qu'on prend avec un morceau de sucre.

Maintenant, ne vas pas te figurer que mon père me laissera partir sans rien. Il a déjà mis de côté un bon char de fascines de foyard et la mère nous réserve un carré de choux et peut-être le quart d'un cochon, si la récolte est bonne. Et si tu lui promets de rendre heureuse sa fille Fanchette, je crois bien qu'elle ajoutera encore deux ou trois pots de confiture aux grattac..., avec la recette pour la taillée aux greubons. Avec ta Fanchette par dessus tout ça, que veux-tu de plus, gourmand ?

Tâche-voir de ne pas tant dépenser au licenciement, à Morges. Au lieu de payer à boire à des gaillards qui ne te sont rien, achète-voir un cornet de caramels à la bise. Il n'y a rien de meilleur pour la soif. Et puis, jure-me-le que tu me resteras fidèle jusqu'à la fin du service. Après, je veux assez me veiller pour que tu ne puisses pas faire de ces fredaines, comme c'est le cas de tant de ces chenoilles d'hommes, une fois mariés.

Là-dessus, je me réjouis pour le jour de ton retour en militaire qui a servi sa patrie avec courage et je te retchuffe tendrement.

Ta Fanchette pour la vie.

(Tous droits réservés.) P. c. c. F. W.



3 A LA LUEUR DES TORCHES

— Au moins, dit une voix forte, allez devant, vous qui connaissez si bien ces lieux.

C'était un cordelier à face tannée ; de jour on lui voyait aux pieds des sandales énormes, qui l'avaient porté jusqu'au fond de l'Italie ; il avait pris dans ses pèlerinages l'habitude de passer devant qui que ce fût ; d'un coup d'œil, les gars estimèrent son regard fixe, sa voix rude et ses doigts noueux, et se turent.

Mais la plus grande joie du populaire lui vint de l'amuletier.

Comme il traversait le Flon sur la passerelle du Pont, un garçon boucher de Payerne, ennuagé de voir ce hibou attrister le peuple et vilipender la ville de Berne, amie des Payernois, lui donna un coup de genou dans les reins, sous couleur de passer devant. L'amuletier chûta pesamment, il y eut un moment d'inquiétude par-

mi le bon peuple ; mais sitôt qu'on vit qu'il prenait pied et ouvrait la bouche pour reparler, ce fut une explosion de rires.

— Ha ! ha ! disait un maître d'école à longue robe et nez rouge, qui se tenait penché sur le ruisseau, les mains derrière le dos,

*Non de ponte cadit
Qui cum sapientia vadit.*

Ha ! ha ! apprenez à votre âge la grammaire latine !

— Hé hé ! demandaient quelques bourgeois en jaquette serrée et fourrée, que cherchiez-vous avec les dents au fond de l'eau ? La lune est au ciel ; hâtez-vous, elle s'en va !

— Ouais, criait un enfant de la ville, plume à la toque, dague à la ceinture, mon beau prophète, aviez-vous prophétisé que vous vous baigneriez cette nuit ?

— Tais-toi, répondait un autre, il n'avait pas prophétisé que le ruisseau passerait par là.

Et de rire comme un tas d'étourdis. Pensez le ravissement des gamins qui, malgré leur pratique journalière du Flon natal, de ses caps, de ses baies, des nouveautés qu'apporte son courant, des richesses de son lit, n'y avaient encore jamais vu flotter une carcasse aussi grosse.

Ils faisaient cercle sur les deux rives, quelques-uns attendaient jusque vers les moulins de Pépinet et tous criaient avec une joie profonde : « You, you, nage, nage », pendant qu'à l'arrière du tumulte, une vieille femme qui, de temps immémorial, n'avait manqué ni une émeute, ni une bagarre d'apprentis dans les rues de Lausanne, priant pour ceux qui se feraient du mal, avec son rosaire long d'une coudée, à grains gros comme des noix, psalmodiait déjà pour celui que la première rumeur disait noyé.

— Eh ! la vieille mère, crièrent deux ou trois lurons, il n'est pas mort, il nage.

Et elle entama sur-le-champ l'oraison pour ceux qui se soutiennent sur l'eau.

La nuit s'approchait lentement du matin. Messieurs du Conseil tenaient séance. Ceux qui avaient quelque expérience des affaires souffraient en silence de leurs pressentiments, depuis que la puissance des Suisses était entrée en contact avec le Pays de Vaud ; sans prévoir le coup de tonnerre de Morat, ils apercevaient les premières feuilles tombantes dans le ciel, autrefois si doux, de Lausanne, et appréhendaient l'hiver, où le voyageur se trouve seul dans le bois désolé, avec des loups hurlant à droite et à gauche. Le plus grand nombre discutait, au contraire, furieusement l'affaire qui les avait amenés au Conseil à cette heure extraordinaire. Il s'agissait d'une de ces fréquentes repréailles à main armée, il y avait un homme capturé, emprisonné, et de suite réclamé, non seul, mais avec une forte indemnité.

Demandons des renseignements au jeune banderet de St-Laurent. Il a tenu toute la ville, cette nuit, en tournée d'ordre ; il a apaisé mainte échauffourée, éteint maintes clameurs, protégé le sommeil des bourgeois, descendu et remonté force ruelles raboteuses ; maintenant que la ville reprend son calme, il ne serait pas fâché de causer sensément avec quelqu'un. C'est avec plaisir qu'il s'entend interpellé, non loin de la Palud, par notre maître imprimeur, qu'il n'a pas vu arriver, parce qu'il regardait son serviteur éteindre sa torche dans une flaque.

— Je vous salue, messire banderet, et vous souhaite le bonjour ou plutôt la bonne nuit.

— La bonne nuit, à nous et à la ville, souhaitons-la, maître Pache. Que font vos presses ? L'ouvrage vous contente-t-il ?

— Messire, vous voyez ce qui se passe. On a grand-peine le jour, et peu de repos la nuit. Si j'ai un apprenti intelligent, il y a beaucoup de chance pour qu'il coure les tavernes, d'où il revient soigner mes presses en chantonnant tout ce qui est respectable, les seigneurs chanoines aussi bien que messieurs du Conseil ; à peine puis-je m'en faire obéir. J'en ai qui se conduisent honnêtement et fréquentent tous les offices ; mais ils voudraient en rester à la planche gravée ; ils s'attellent de bon cœur aux cordes de ma machine, mais ils redoutent le grec, et

il semble que je leur parle des bêtes de l'Apocalypse quand je veux après souper leur raconter quelques traits des imprimeurs que j'ai connus sur le Rhin, ouverts à tout art et toute science. Mais où vais-je ? Je voulais vous demander, messire : que fait-on cette nuit ? Qu'est-ce tumulte ? N'entrerons-nous pas au Conseil — quoique je fusse mieux à la maison, à oublier mes douleurs sur ma grammaire hébraïque...

— Savez-vous, maître Pache, ce que c'est qu'un mercier fribourgeois ?

— Au cours de mes voyages, je couchai à Bâle un soir dans le même lit qu'un mercier de Fribourg en Brisgau. Pendant que nous buvions la dernière chopine, qu'il chanta bien la chanson des mineurs ! — et comme c'est déjà loin de moi ! (Il chantonne) :

*Ceux qui la firent, la chanson,
C'étaient deux mineurs,
A Fribourg la joyeuse.
Ils chantaient, ils buvaient frais,
La fille de l'hôte
Les écoutait chanter.*

Dieu le bénisse ! L'auriez-vous point vu dans une de nos hôtelleries ?

— Celui que j'ai vu, mon cher maître, était de l'autre Fribourg, celui de nos batailleurs de voisins — quoique lui-même ne soit guère méchant. Donc, écoutez un nouveau coup de nos Enfants. Ils apprennent par quelques-uns de leurs grands copains d'Avenche, venus tout exprès, que ce bonhomme, assez chargé de boutiquerie, doit se trouver dans nos murs. Ils vont à la rue de Bourg ; la chambrière du Lion, qui ne leur refuse pas cela, n'est-ce pas, leur dit qu'il n'y est pas. Ils vont chez maître Herny, chez Gobet ; non plus. Ils le dénichent enfin chez Jaques Boverat, lui, sa mule, son épée, qui sentait, paraît-il, plus le fromage que le sang humain, ses paperasses, toute sa mercerie fribourgeoise. Je ne sais quel diable pousse les gens des terres de l'évêque à picoter ainsi les Suisses ; mais d'apprendre à garnir les murs d'une ville, à bien conduire une sortie, à faire les opérations d'une vraie guerre, comme il conviendrait à une cité impériale et épiscopale, ils n'y songent pas : ils vont boire l'épée, le fil et les boutons, à la taverne de leur confrérie ; et vous ne croiriez pas combien une aune de ruban rend de vin, lorsqu'elle est sucée par ces lurons. Quant à l'homme, ils se hâtent de l'expédier au comte de Romont, à Morges.

(A suivre.)

Alf. Millioud.

Entre maris. — Elle est malade. Elle a des vapeurs. — Je connais ça. Son mari a refusé de lui acheter une automobile ?

— ???

— Ce sont des chevaux-vapeurs...

L'Athlète Incomplet, film entièrement parlé français qui passe en première semaine au Bourg nous montre Douglas Fairbanks fils, dans le rôle d'un étudiant en botanique qui, se croyant dédaigné des femmes, s'est créé un amour imaginaire en rédigeant des épitres enflammées dans lesquelles il se vante d'exploits sportifs fabuleux. L'une d'elles parvient à son adresse et c'est la série noire qui s'abat sur le pauvre garçon qui finit cependant par se révéler un merveilleux athlète. C'est une charmante comédie aux scènes pleines de jeunesse et de gaieté.

Son Epouse de Bureau, qui complète le programme, est également une première à Lausanne. C'est une fine comédie sonore, parfaitement nuancée, présentant une situation qui arrive constamment de nos jours, un cas psychologique né de la vie moderne et de l'émancipation de la femme, admirablement interprétée par Lewis Stone et Dorothy Mackaill.

Achetez l'Almanach du Conteur !

Pour la rédaction
J. Bron, édit.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

Margot & Jeannet

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne